

Conversation

Monica Heller et Claudine Moïse

Université de Toronto (Canada), université d'Avignon (France)

Monica Heller et Claudine Moïse se sont rencontrées au début des années 90. Monica Heller a encadré le doctorat de Claudine Moïse qui portait sur la minorité francophone du nord de l'Ontario. Elles ont continué à travailler ces dernières années sur des projets portant sur la francité au Canada et sa nouvelle définition face à la mondialisation.

Elles ont choisi cette forme, en libre conversation, pour dire comment leurs histoires subjectives avaient construit leur démarche théorique et dans quelle mesure cette dimension réflexive poussait à repenser la recherche et les cadres disciplinaires.

Raconter sa vie pour sa recherche

Claudine Moïse. Avant tout questionnement sur la réflexivité de la science se pose notre propre histoire subjective. Un jour, il y a peut-être dix ans, tu m'as dit « j'ai maintenant envie de raconter des histoires »...

Monica Heller. Oui, je pense que c'était il y a une dizaine d'années.

CM. Ça m'avait marquée, ça voulait dire « je sais où j'en suis de ma propre histoire pour dire vraiment ce qui m'anime, je peux écrire vraiment, écrire mes articles scientifiques au plus juste de moi. Ce qui ne veut pas dire je vais parler de moi ». Alors, il s'agit d'abord de comprendre notre histoire pour savoir ce que l'on cherche, pourquoi on le cherche et comment l'écrire.

MH. Commence, toi.

CM. Je me suis demandée ce que j'étais allée faire en Ontario. C'était finalement, sans le savoir au préalable, pour saisir la question minoritaire. Et la minorité, c'était un lien avec mon histoire provençale qui m'avait étouffée, celle d'un certain nationalisme. Ce n'était pas pour décrire en soi ce qu'était une minorité linguistique au sein du Canada francophone, même si je l'ai fait, mais pour comprendre pourquoi le filtre minoritaire et nationaliste relevait d'une certaine insuffisance. Il y avait sans doute une autre façon de saisir les rapports sociaux qu'à travers, ce qui m'avait toujours été présenté dans ma famille comme allant de soi, la construction nationale.

MH. Et c'est ce que tu as retrouvé ici.

CM. Justement, mais en pouvant le critiquer de l'extérieur, avec distance et en étant autorisée. Et je n'ai d'ailleurs jamais travaillé sur la Provence, même si ça me rattrape un peu maintenant parce qu'on vient me chercher. Avec une collègue, on va travailler sur le marché des crèches en Provence, et elle me dit « tu sais tout ça, tu sais tout ça ». Oui, mais c'est une forme de culture spontanée, j'ai lu, enfant, tous les livres de Mistral ; l'histoire de la Provence je la connais au quotidien, les balades du dimanche, les rituels, la langue... Je n'y ai pourtant jamais touché et c'est ce que je suis venue chercher ici et que j'ai voulu déconstruire dans une distance à moi-même. Pour déconstruire, il faut comprendre ; comprendre les mécanismes et les fonctionnements, comprendre les enjeux et réenvisager l'histoire, les idéologies sous-jacentes des groupes et des langues. C'était un étouffement autour du groupe national ou régional... comme une forme de révolte.

MH. Je trouve ça intéressant, parce que, comme tu sais, c'est la même question qui m'a animée au départ : la question du nationalisme, de ses limites et de ses conséquences. Parce que j'étais de famille juive à Montréal, j'occupais une position sociale non « interpellable » en un sens, sauf par le biais du sionisme qui était pour moi juste une autre forme de faire la même chose, qui me marginalisait. Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est que toute mon histoire familiale et mon histoire de vie étaient formées par le nationalisme québécois, mais un nationalisme dans lequel je ne pouvais pas trouver de place. Donc je n'avais pas le choix. La question que je me pose, c'est que comme tu étais interpellable en tant que sujet national, comment ça se fait que tu as décidé que c'était étouffant ?

CM. Parce que je me suis très tôt sentie enfermée dans des frontières bien dessinées, et sans doute parce qu'une autre partie de mon histoire familiale, du côté de mon père, s'est trouvée aussi questionnée, pendant la guerre, sur sa légitimité à appartenir au groupe majoritaire national, français – ce que j'ai découvert tardivement. Mais c'est vrai, mon enfance et adolescence ont été marquées par l'attachement aux valeurs de la Provence. J'aurais pu me sentir protégée mais j'étais sans doute en manque de liberté. J'étais d'abord physiquement enfermée, j'étais dans des remparts, j'en sortais le dimanche. Il y avait physiquement un enfermement, des frontières géographiques mais aussi un enfermement culturel. C'était la Provence mais le cœur, c'était Avignon. Déjà, le pouvoir était, en tout cas dans les représentations véhiculées par ma famille, celui du « Comtat Venaissin » avec Avignon, au centre. Et puis il y avait comme une exception culturelle et historique avec Mistral et le Félibrige, qui avaient su braver le gouvernement central

de la République pour chanter la langue, les paysages et un peuple... Cette fierté et ce repli me dérangent.

MH. Je trouve ça fascinant parce que les gens que je connais ici, au Canada, au Canada français, ce qu'ils recherchent, ce n'est pas un enfermement, c'est un encadrement, c'est un espace sécuritaire, c'est un espace dans lequel ils se sentent libres. En dehors de ça, c'est le danger.

CM. Je pense que c'est exactement ça. L'enfermement, c'est très sécurisant. Mais, pour d'autres raisons, je suis animée par le risque et les ruptures. C'est la vie, sinon je meurs (*pires*). C'est très vrai, l'enfermement, surtout quand il est exalté et vécu comme hors du commun, est un objet de sécurité et de valorisation. Et quand, en plus, on donne un sens à sa vie, dans la reproduction de ce monde, non seulement on ne part jamais, mais on trouve sa propre liberté et assurance, que ce soit dans le cadre national français, ou régional provençal.

MH. La question c'est de savoir si c'est seulement psychologique ou s'il y a une explication sociologique. Comment ça se fait que pour certains, c'est « non ça ne va pas, je ne peux pas » et pour d'autres « je préfère rester ». Ça me rappelle une conversation que j'ai eue il y a une douzaine d'années avec une dame du nord de l'Ontario à Timmins. Elle avait une soixantaine d'années à l'époque. Elle disait qu'elle avait une nostalgie terrible, du bon vieux temps où tout le monde avait sa place dans la communauté. Timmins est une petite ville hétérogène, il y avait le quartier francophone, italien, etc.... Tout le monde avait sa place. Elle savait dans quelle case tout le monde rentrait. Et là, c'est comme s'il n'y avait plus de structure, plus d'organisation, c'est comme le chaos. Elle se sentait perdue. Pour moi, j'ai eu cette réaction : quelle est la raison de ces places attribuées ?

CM. C'est quand le socio-politique croise le psychologique, ils s'alimentent l'un l'autre. Les raisons profondes personnelles d'être trouvent des éléments porteurs dans les structures politiques, qui, à leur tour, activent et favorisent les comportements individuels puis du groupe.

MH. On travaille dessus et on connaît bien toutes les deux la machine au Canada. C'est une industrie. Mais pour moi, ce n'était pas semblable dans la mesure où j'étais déjà dehors. D'abord, qu'est-ce que c'est ce dehors ? Est-ce que je rate quelque chose de très important ? Ou est-ce que ma mère a raison quand elle dit que n'importe quelle catégorisation et surtout celle autour du national produit des exclus avec de graves conséquences ? Quand tu es de ma génération par rapport à cette histoire, ce sont des histoires. Pour ma mère, c'est du vécu. Ce ne sont même pas des histoires, c'est du silence, des allusions. Et quand tu es en Amérique du Nord, ce sont des

histoires passées en Europe, où tu n'es jamais allée. Tu n'as pas de photos, il y a rien, il n'y a pas de traces, peut-être un meuble, un bracelet. C'était dans le passé, de l'autre côté de l'océan, mais en même temps tu ressens que c'est dans le présent aussi. Je pense que pour moi, c'était défaire le silence, défaire l'opacité. Ici on va te dire que le nationalisme n'a rien à voir avec d'autres nationalismes plus violents. Ce n'est pas ça. C'est une lutte pour la justice sociale. Pour moi, c'était de savoir si c'était vraiment autre chose ; je vivais à Montréal, je le voyais. C'était de l'empathie ; mais jusqu'où je pouvais aller et embarquer ? Puis, là où je bloquais toujours, c'était sur l'exclusion, sur ce que je voyais comme une reproduction d'un mécanisme d'inégalité. À l'époque, c'était juste un malaise dans le ventre. Je ne pouvais le dire comme je te le dis là. Il y a quelque chose qui ne va pas, je ne sais pas ce que c'est. Et ça ne se discutait pas. Mais ce n'était pas du tout mon idée d'en faire ma carrière, c'était une question que je posais pour moi. C'était comment faire mon chemin dans la vie, quitte à gagner mon pain autrement. Ce n'était pas dans ma tête qu'il pouvait y avoir une cohérence entre ce que je cherchais personnellement et comment je pouvais gagner ma vie. Ça s'est adonné que mon père est rentré avec une revue et un article sur Chomsky : « tiens, il y a quelque chose qui s'appelle la linguistique, peut-être ça t'intéresserait ». Je devais avoir 15 ans, 16 ans. Bon, ce n'était vraiment pas ça mais il y avait des outils qui existaient.

CM. C'est toujours intéressant de voir *a posteriori* que nous faisons ce qui fait sens pour nous. Que les rencontres ne sont pas innocentes. Je me souviens quand je suis venue te voir de Sudbury pour parler de mon sujet de doctorat sur la syntaxe et que je suis repartie en me disant : « bon, je change de sujet, je vais travailler sur les discours et l'identité ». Je ne savais pas pourquoi, je me disais simplement « mais qu'est-ce que je suis en train de faire... ? ». Mais c'était impérieux. Ça correspond à un chemin que l'on doit suivre, que l'on cherche. Et parce que c'est notre histoire de recherche même, la subjectivité va de soi. Elle fait partie intégrante de mon travail. Ma recherche me constitue comme je constitue ma recherche. Je me sens complètement rassemblée.

MH. Je ne me suis jamais posée la question à savoir si ma position sociale légitimait ou délégitimait ma démarche intellectuelle jusqu'à ce qu'il y eut une crise en anthropologie en Amérique du Nord dans les années 80 sur la réflexivité. Pour moi, c'était évident « quoi, il y a des gens qui croient que l'objectivité existe ? ». Mais ça m'a donné une étiquette à coller sur le chemin que je suivais.

Expliquer son chemin

MH. Pas aux Etats-Unis, parce que ça c'est une autre histoire que l'on pourra se raconter un jour, mais ici au Canada, il n'y avait personne qui travaillait comme moi, on était dans le modèle labovien variationniste ou dans la linguistique générativiste. Mais je savais que je pouvais trouver un espace même si j'étais la seule au début. L'espace était là, je n'avais pas besoin de convaincre personne, j'avais juste besoin de faire ce que j'avais à faire. Et c'est un peu l'histoire de ma carrière au Canada : j'ai dû expliquer en détail ce que je faisais, par exemple pour les premières demandes de subvention. Pourquoi cette question est importante, comment je l'aborde ? Il y a toujours eu quelqu'un pour dire : « ah oui, c'est intéressant, je n'ai aucune idée comment tu fais, mais oui, ça a l'air intéressant, vas-y, je te regarde ». Ça s'est passé au tout début, lors d'un stage à l'Office de la langue française à Montréal. On travaillait sur la francisation des entreprises, ça se faisait par sondage et j'ai demandé pourquoi personne n'allait voir comme c'était sur le terrain. On m'a dit « ça te tente de le faire ? ». On m'a aidée pour faire les demandes de subvention. Il y a eu des gens comme ça, Denise Daoust à l'Office de langue française, Raymond Mougeon quand je suis arrivée ici. Ils ont dit clairement « ce n'est pas ce que je fais, mais je trouve ça intéressant, montre-moi ce que ça donne. Peut-être ça ne donne rien, mais on verra ». Je ne sais pas comment l'expliquer. Sans ça, je ne sais pas comment j'aurais pu faire. Bon, je suis très entêtée. Je ne suis pas dans le discours « il faut que les disciplines changent ». J'ai juste envie de faire ce que j'ai envie de faire. Parce que j'y crois.

CM. De mon côté, mais je n'ai pas ton expérience, je me suis sentie assez seule au début. Je crois que j'avais juste envie de reproduire ce que j'avais vécu et vu ici avec toi. En plus des méthodes ethnographiques, très peu pratiquées en France, il y avait l'absence de « culture du projet ». Les choses ont changé peu à peu. J'ai trouvé beaucoup de solitude, je me suis sentie partagée aussi entre les approches théoriques sociolinguistiques françaises, je dirais traditionnelles, l'aménagement linguistique, le variationnisme, et tout ce que j'avais découvert en ethnographie interactionnelle. Ça a pris du temps et même si, effectivement, on m'a toujours soutenue au-delà des divergences de points de vue, il faut à un moment donné aussi des croisements de subjectivités, et nous en sommes la preuve. C'est-à-dire qu'il faut trouver des gens avec lesquels travailler. Il faut trouver des liens. Ce que j'ai essayé de faire, ce que tu m'as appris, entre autres, c'est le travail d'équipe. Si l'on construit quelque chose de nous-mêmes à travers un ancrage scientifique, notre démarche doit nécessairement être partagée pour exister. Ainsi, accepter les

apports de subjectivités permet d'enrichir, d'approfondir certains questionnements théoriques ou méthodologiques que l'on n'aurait pas envisagés, prendre des chemins de traverse analytiques pour affiner le travail.

L'autre dimension incontournable pour exister, c'est d'expliquer ce que l'on fait. Tu as plus envie que moi d'expliquer.

MH. J'ai très envie d'expliquer.

CM. Tandis que moi non, j'ai plus envie d'être dans une évidence de rencontres. Ça me coûte beaucoup d'expliquer. Lors d'un dernier colloque, j'ai dû encore expliquer ma démarche, c'est dur...

MH. Je ne dis pas que c'est la joie, c'est dur. Je n'ai pas eu le choix vraiment. J'ai dû le faire pour pouvoir avancer, pour avoir un espace où j'allais pouvoir explorer des questions nouvelles, il fallait que j'explique. Les gens qui travaillent dans le mainstream n'expliquent rien. Oui, ça m'énerve mais en même temps, avec l'expérience d'être obligée d'expliquer ce qui m'intéresse et pourquoi c'est important - et pas seulement pour moi -, j'ai appris des affaires. J'ai appris deux choses, je dirais. J'ai appris ce qu'était la question centrale, le noyau dur de ma recherche. J'ai compris aussi quel était le lien entre les spécificités des situations qui m'intéressaient, les processus sociaux de façon plus large. Ça m'a amenée à devoir théoriser – c'est un peu contradictoire ce que je dis – mais dans le sens concret du terme. Pouvoir dire, si c'est ça, je dois pouvoir démontrer que j'ai raison. Cette démarche-là me permettait de comprendre comment les choses pouvaient se passer et ce qui était essentiel. C'était la démarche ethnographique comparative. Ce travail explicatif m'a obligée à monter un cadre de réflexion beaucoup plus large, à comprendre ce qui me poussait et finalement à articuler les raisonnements. Il s'agissait de rentrer en conversation avec des interlocuteurs qui sont dans le même espace mais qui n'ont pas les mêmes intérêts ni les mêmes positions mais qui ont un rôle important à jouer sur le terrain sur lequel je me trouve. Par exemple des gens qui travaillent à l'Office de la langue française n'occupent pas la même position mais il fallait que l'on puisse se comprendre. Mon métier, c'est de raconter une histoire que fait sens pour du monde, à la limite, peu importe la position.

CM. J'ai un peu de mal avec ça. Je t'entends bien, tu as ce talent-là. C'est comme si je n'avais pas la patience, si j'y voyais une forme d'inégalité de traitement. Comme nos démarches ne sont pas acquises, qu'elles soient méthodologiques ou analytiques, il faut effectivement beaucoup expliquer. Pour montrer ce que l'on montre et déplacer les cadres de pensée. Je le ressens dans le

milieu académique mais aussi – et là c’est plus un chemin à emprunter contre les idées reçues –, lors de nos formations de vulgarisation, notamment sur la violence verbale. Parfois, je voudrais que les choses soient simplement plus faciles. Même si, comme tu le dis, l’explication a des vertus argumentatives et donc interprétatives, tout à fait significatives dans notre travail de recherche. Peut-être est-ce que j’aimerais être dans une position acquise, plus sûre finalement. Ce travail pour trouver une place est long. Mais on doit aimer ne pas toujours être confortable.

MH. C’est peut-être toujours confortable d’être toujours un peu en dehors. Quand on a le pouvoir, il faut gérer ça correctement. Pour moi, lorsque tu es dans une position de pouvoir – et c’est encore une des petites lumières de Bourdieu – tu peux ne plus rien voir...

CM. À chaque fois que l’on acquiert une place un peu confortable, je me retire pour pouvoir mieux questionner, me mettre à distance. La recherche, au sens de l’interrogation permanente, demande une prise de risque, possible dans les manques et les failles. Se sentir en danger... Mais pas trop tout de même non plus ! Et c’est fatigant d’être en danger, donc chercher le confort pour mieux le rompre dans un éternel paradoxe. Expliquer, c’est me renvoyer dans la face que je suis en danger et que rien n’est acquis. Toujours démontrer ce que l’on fait, parce que l’on serait dans des zones non sécurisées.

MH. Ca me rassure dans le fait que je ne suis pas dans une zone d’implicites où tu n’as pas besoin de rien dire ni de rien voir, ni de rien entendre. Tout roule sur des roulettes et la vie est belle !

CM. Mais on l’apprend aussi à nos dépens. Parfois on n’explique pas et on n’est pas compris, parfois on explique et, dans une forme d’indifférence, on n’est pas entendu, parfois on nous comprend mais on est menaçant... On voit vite que l’on n’est pas dans la pensée dominante... Mais quand ça passe, quand on embarque le monde, il y a une espèce de bonheur, des lumières qui s’éclairent. Que ce soit dans le milieu académique ou à l’extérieur.

Affirmer une vérité... subjective

MH. Mais je ne pense pas que j’ai une forme de persuasion plus forte que n’importe qui d’autre, mais c’est que ce sont des questions que je ne suis pas seule à poser. D’autres ne vont pas les poser à voix haute, ne vont pas agir pour de bonnes raisons, qui peuvent s’expliquer. Ça me rassure de me dire que je ne suis pas la seule dans son coin qui imagine le monde à sa façon ; il y a quelque chose à partager, il faut trouver une forme à ça. Il y a quelque chose de plus général

que mon expérience ou mon imagination. Ce qui ne veut pas dire non plus que je détiens une vérité. J'ai fait la paix avec ça depuis très longtemps. Je n'ai pas besoin de croire que j'ai une vérité absolue en dehors de moi, une vérité objective pour raconter des histoires plausibles qu'on ne connaissait pas avant. C'est une théorie. Peut-être parce que je fréquentais les anthropologues au moment où il fallait les fréquenter ; ça c'était très thématique au moment de mes études. Tout autour de moi, il n'y avait pas cette réflexivité à outrance où tu racontes combien de fois tu t'es mouché en faisant ton enquête. C'est juste pas intéressant. C'est difficile mais c'est nécessaire de tenir compte de la façon dont ton parcours te donne accès à certains espaces et pas à d'autres. Tu ne fais pas l'erreur de dire, je t'explique la société x ou y, universelle.

CM. J'ai, bien sûr, fortement conscience de raconter des bouts de monde, en fonction de ce que je suis... ce qui est d'ailleurs souvent une objection formulée. Ce qui entraîne une certaine forme d'humilité ; ça m'a depuis longtemps semblé clair, que l'on saisisait des moments contextualisés avec nos outils et nos vies. Ça n'a jamais été un sujet de frustration...

MH. Mais institutionnellement ça peut être mal vu. Quel poids ça a si ce n'est pas universel...

CM. ...ou reproductible et modélisable...

MH. Et là, on rentre dans un conflit de paradigme. L'université, le savoir, la recherche, ça sert à quoi ? On a deux points de vue très différents ; c'est beaucoup plus difficile à expliquer...

CM. Paradoxalement, expliquer les modalités de représentation du savoir, ça me gêne moins. Dire, comment l'on se positionne par rapport à une certaine forme de vérité, ça me semble légitime de répondre à cette question. J'aime montrer les multiplicités de construction du sens à travers des petits bouts de quelque chose qui s'articulent d'une certaine façon avec le monde et en donne une signification.

MH. Tandis que moi ça me fatigue... non pas avec les gens qui sont en dehors mais avec ceux qui sont en dedans. Les gens pour qui faire de la linguistique c'est avoir une représentation universelle sur la langue. J'ai juste comme rien à dire.

CM. Evidemment, on ne parle pas du même endroit ; j'aime dire d'où je parle. Là je me sens très supérieure (*rires*). J'ai l'impression d'avoir plus, l'analyse linguistique, je l'ai et je peux l'utiliser si besoin, puisque nous avons été formées comme ça, mais nous avons pu aller voir ailleurs...

Affronter la contradiction

CM. Cela nous amène à réfléchir sur le développement de la science, des contours du savoir.

MH. On me cite pour appuyer à peu près n'importe quel argument. Tu n'as aucun contrôle sur ce que tu produis.

CM. Voire de la récupération, des contre-sens... Je ne suis jamais tranquille avec ça. C'est le début pour moi, mais je vois bien ce que l'on peut me faire dire...surtout quand on travaille sur des objets aussi glissants que les nôtres tels que le nationalisme, les inégalités sociales, des rapports de domination à travers la langue.

MH. J'accepte que c'est comme ça. Soit tu acceptes de prendre la parole et tu ne peux pas savoir ce que les gens vont faire avec. Ou bien tu te tais. Je n'ai pas envie de me taire. Et ça m'arrive assez souvent où je tombe sur des affaires où je me dis « attends une minute, ben non ça va pas ». Et je suis là pour dire que ça ne va pas. Il y a aussi toute la lutte autour de la construction de l'universitaire comme expert. Ça aussi c'est institutionnalisé, l'université de Toronto a ce qu'ils appellent le livret bleu, c'est une liste des profs qui acceptent d'être là-dedans avec leur domaine de spécialisation pour les médias. Il y a quelque chose à dire sur le bilinguisme, les journalistes vont chercher Monica Heller. On va lui demander ce qui s'est passé à ce sujet. J'aime faire ça. J'adore faire ça. Je considère que c'est notre travail. Comme je te le dis tout le temps, comme tout est une longue conversation, toutes les façons d'avancer dans la conversation sont bonnes. Mais le prix que je paye, c'est que je vais apparaître le lendemain dans le journal, comme étant la Professeure Monica Heller, sociologue. Ça fait partie du genre journalistique d'avoir un expert avec une citation. Mais ça c'est une décision que j'ai prise il y a très longtemps : je préfère être à l'intérieur du processus que d'être à l'extérieur. J'accepte toutes les difficultés, tous les obstacles, les ambiguïtés, les contradictions et tout le reste. Je préfère être là au jour le jour à dealer avec ça.

CM. Je me retire parfois du jeu parce que les coups peuvent être durs. Je sens parfois le besoin de me protéger.

MH. C'est comme tout dans la vie. Je choisis mes batailles et celles qui sont suffisamment importantes pour m'engager. Alors là je dénonce. D'autres fois, je me demande si c'est la fin du monde d'être citée de travers. De toute façon, il n'y a personne qui s'en rappelle le lendemain, ou si ça dure une semaine. Mais c'est là que j'ai dû faire un peu de nettoyage dans mes affaires : d'une part je ne veux pas occuper la position de l'experte, d'autre part je trouve que c'est là que j'ai quelque chose à dire. Il a fallu que je trouve une position d'énonciation avec laquelle je suis à

l'aise. Ce n'est pas la position de l'experte et ce n'est pas l'opinion de n'importe qui. Et je suppose qu'en France c'est pareil, sur les questions de la langue, tout le monde est expert.

Il y a longtemps j'ai fait une section « dialogue » dans le *Journal of Sociolinguistics* avec des collègues. Une d'entre eux était très frustrée à l'époque. Elle avait participé à des débats au Québec sur la langue et c'était toujours la même vieille histoire, les gens disaient que les jeunes parlent mal, puis que la qualité dégringole, qu'il faut protéger la langue française ; et elle voulait en tant que variationniste dénoncer ce discours. Elle était frustrée parce qu'elle trouvait que personne ne l'écoutait puis qu'elle était invitée à participer à des émissions pour être attaquée. Ma position c'est que si les gens se battent sur les normes, ce n'est pas parce qu'ils ne comprennent pas que les langues peuvent être saisies comme des systèmes descriptibles mais parce qu'il y a de vrais enjeux de pouvoir. Si l'on veut être écouté, il faut parler de la chose qui est en dessous, c'est ce qui est en jeu. Les gens ne se soucient pas de savoir si ça se dit comme ça ou pas. Dans un sens, ça a renforcé mon point de vue interprétativiste, subjectivisant. Ce n'est pas par le discours expert que ça va avoir un impact sur la place publique.

CM. Effectivement, on ne peut contrer les idées reçues sur les langues, notamment sur le discours très attendu et entendu sur la qualité, qu'en expliquant ce qui sous-tend ce discours et sa reproduction. Il faut toujours bien penser l'argumentation, non pas tenter de démonter l'argumentaire de l'autre sur son propre terrain sinon ça nous revient en boomerang, mais signifier ce que sert un tel discours. Montrer par quoi et comment il est motivé. Démonter ce mécanisme permet de poser un autre regard et de se faire entendre. Pourquoi ce discours-là, pourquoi le besoin de ce discours ? Qui l'utilise et pourquoi ? La question n'est pas seulement de savoir au fond ce qui est dit, même si on peut le faire, mais pourquoi c'est dit.

MH. Le problème de l'échec scolaire, ce n'est pas un problème langagier.

CM. Le problème de la violence verbale, ce n'est pas un problème langagier, contrairement à ce qui est véhiculé ou qui semble évident.

MH. La langue fait partie du processus mais ce n'est pas fondamentalement un problème langagier. La question est « pourquoi déplace-t-on le problème sur le terrain de la langue » ?

CM. Dans la violence verbale, la langue est un symptôme. Il faut du temps pour le comprendre. Pour se faire alors entendre, il faut s'arrêter sur la façon de le transmettre. Sinon on se sent attaquer dans sa propre légitimité et dans ce que l'on essaie de faire au mieux. Il faut prendre le temps de reposer les questions, de renverser les propos, de trouver ses propres constructions.

MH. Oui, parce que tu es sur le bon terrain de conversation. C'est vraiment ça l'enjeu. Une grande partie de mes entretiens, c'est « je ne peux pas répondre à ta question parce que la question que je voudrais que l'on discute, c'est ça ».

CM. Tu l'as compris rapidement tout ça ? Parce que pour y parvenir, il faut s'être trompée...

MH. Je n'ai jamais pensé qu'avec un discours d'expert sur la langue, j'allais pouvoir dire quoi que ce soit. J'ai compris rapidement et parce qu'il y avait, quand j'étais aux Etats-Unis, de gros débats autour de ce qu'on appelait à l'époque l'*Afro American Vernacular English* ou, selon la terminologie de Labov le *Black English Vernacular*, et l'échec scolaire et que j'étais très mal à l'aise. Je regarde l'explication de Labov et je me dis : « mais ça ne tient pas compte de beaucoup de choses ». Et la question scolaire était importante à OISE, là où je travaille, et je me suis dit « voyons ce que je pense vraiment ». J'ai passé énormément de temps dans les écoles et je me suis demandé quel était le rôle de la langue. Et je me suis rendue compte que la langue est profondément imbriquée dans les rapports de résistance et d'opposition. L'école n'est pas l'espace neutre et bienveillant qu'on voudrait qu'elle soit. Oui, j'utilise tout ça pour démonter le discours sur « ils parlent mal ». Soyons clair, le problème ne se pose pas dans la langue, mais dans l'évaluation des gens. Arrêtons de parler de langue, ce n'est pas ça...

Par contre, j'ai un problème avec ce que l'on trouve dans la littérature, le plafonnement de l'acquisition du français chez les élèves en immersion. Rendus à 14/15 ans ça s'arrête. La plupart des explications portent sur la pédagogie, sur le développement du cerveau. Pour moi, il y a quelque chose de très simple « pour moi, ça suffit, j'ai appris suffisamment de français, si je vais plus loin, je risque d'être pris pour un francophone. Je vais changer de catégorie sociale, je prends des risques, je n'ai aucune raison de le faire ». Là je suis convaincue de mon affaire, mais là personne ne veut rien savoir.

CM. Nous avons le même genre de réflexion autour de l'immigration. Comment ça se fait que la deuxième ou troisième génération fait des études brillantes jusqu'en terminale mais échoue après ? C'est une question de franchissement des frontières sociales, de trahison, de mobilité, de fidélité à l'origine... Je te rejoins aussi sur la résistance à la langue standard ou sur l'usage de la violence verbale, ce n'est sûrement pas une incapacité à apprendre. Les motivations sont sociales, personnelles, émotionnelles.

MH. Je continue toujours à raconter mes histoires. On dit que le problème socio-économique des immigrés est un problème de langue. Tout le monde est convaincu. Je suis la seule à un colloque

sur l'immigration à dire que n'est pas un problème de langue, c'est un problème d'exclusion. Là il ne faut pas que j'ambitionne de changer les points de vue. Mais c'est l'avantage d'être là depuis assez longtemps ; je n'ai jamais dit « j'abandonne » mais cinq ans plus tard, il y a peut-être quelqu'un qui viendra vers toi : « le jour que tu as présenté ». Bon j'ai arrêté de penser qu'il faut qu'il y ait des résultats en vingt quatre heures. Tout ce que je peux me demander à moi, c'est de faire l'effort. Si je rate mon coup, je rate mon coup.

CM. Je suis dans la phase d'apprentissage explicatif. Je comprends ce que je peux faire, ce que je peux dire et comment. Et ça va de mieux en mieux mais c'est au prix de bien des trébuchements. L'apprentissage est rude. Entre l'impression de récupération, d'impuissance et d'incompréhension, il faut sans cesse revoir sa parole. Voir que tu n'as pas usé de bons arguments ou que l'on s'en est servi contre toi.

MH. Oui, oui. Ou bien l'on juge que ce n'est pas la peine que tu parles parce que tu n'as rien à dire... Ça ne t'est jamais arrivé ?

CM. Non, ou bien c'est tellement énorme comme procédé de défense que je n'y accorde aucune importance... ah oui, mon propos était récemment... superflu.

MH. Et moi... anecdotique.

CM. Je conçois que je peux ne pas être claire, puisque je connais mon sujet. Certaines choses parfois me semblent évidentes. Mais sinon, c'est facile de démonter ces propos, parce que pour moi, c'est une forme de protection et de déni, ne pas vouloir regarder ce qui dérange... S'il pense comme ça, sans écouter vraiment, c'est que vraiment ça lui fait peur, ça ne renvoie qu'à lui-même. S'il ne veut pas voir, ça ne m'intéresse pas beaucoup. C'est plutôt quand les arguments sont retournés que ça me gêne. J'en suis à cette phase-là, de me faire comprendre, de donner à voir et à entendre, par les divers publics auxquels je suis confrontée. Qu'est-ce que j'ai à dire, comment je peux le dire ? C'est un apprentissage douloureux. J'en parlais avec une collègue qui me disait : « je n'ai jamais fait ça parce que je me protège, je ne veux pas ça. Je ne veux pas me mettre en danger ».

MH. Je dis toujours ça aux doctorants, faire du terrain, c'est se mettre en danger. C'est effrayant mais c'est comme ça que tu avances. Tu peux voir des choses que tu ne voyais pas avant. Et si tu as déjà la réponse, pourquoi tu y vas ? C'est dur. Il faut savoir vivre avec ça. Le plus dur c'est la première fois. Le doctorat, la première conférence, les premiers médias...

Bâtir les espaces disciplinaires

CM. Et la conséquence de tout ça, c'est comment en France, trouver institutionnellement sa place ?

MH. La France est très impressionnante.

CM. Et l'histoire de linguistique, depuis la grammaire comparée nous pèse. Beaucoup de gens se découragent. Comme on a cette formation linguistique plus que sociologique, quand il faut trop se battre à l'intérieur de la discipline, on peut avoir envie de reculer.

MH. La question que je t'ai posée à un moment donné, c'est que rendu là, il faut savoir comment ça se fait que ce soit comme ça. Quel est l'intérêt des formalistes à garder une linguistique formaliste, quel est l'intérêt de la machine scientifique à garder une linguistique comme ça et où sont les espaces où on pose les questions que vous vous posez et dans quelle mesure on peut trouver des interstices qu'on peut coloniser ? Ce qui s'est passé en Amérique de Nord tout bêtement, c'est qu'on s'est servi de l'existence de l'anthropologie linguistique pour faire autre chose. Il y a beaucoup de monde en éducation et en anthropologie, en sociologie toujours pas même s'il y a quelques ethnométhodologues. Mais il reste que pour la sociologie la langue demeure quelque chose de transparent, ce qui est aussi un problème de savoir. C'est gênant si tu ne peux pas problématiser la langue en sociologie. Il y a eu des espaces possibles. L'anthropologie linguistique a été traditionnellement descriptive et il y a toujours un problème à l'intérieur même de cette discipline. C'est pas comme si l'on avait gagné un espace et que tout allait bien. Il reste que ces conflits paradigmatiques sont très présents à travers l'anthropologie linguistique. Mais au Canada la question de la langue est tellement centrale que l'on ne peut pas faire semblant qu'il n'y a aucune raison de poser des questions. Les problèmes aux Etats-Unis, et en France, viennent de là. Si on en parle, c'est pour dire « pas d'espagnol ici ». Il y a des raisons politiques pour ne pas thématiser.

CM. Tu as raison. Lors d'un dernier colloque sur le changement linguistique, j'avais proposé quelque chose sur l'Ontario. Et la réponse avait été « ah non, on est sur le français ». Bien sûr, ça portait sur le changement en langue, sur le français, sans envisager le contact... La question de la construction des disciplines est fortement liée au politique, pas seulement aux politiques des laboratoires et aux pouvoirs en jeu, mais je veux dire aux idéologies nationales. La France reste unificatrice.

MH. Comme si la France était sur une autre planète.

CM. En même temps, on est sur le rejet de l'hétérogène dans une perspective de changement homogène.

MH. La question que je me pose parce qu'en ce moment je vois des repliements, réactions à tout ce qui se passe et qui déstabilise. On est en train de traverser un moment historique où tout va être polarisé parce que les gens ont peur. Mais c'est la dernière tentative désespérée pour conserver le marché.

CM. C'est une question de peurs profondes.

Mais je voudrais terminer sur les espaces institutionnels et la place de nos subjectivités. Vu l'histoire scientifique en France, il serait pour nous important de trouver un espace dans notre discipline. Nous n'avons pas, il me semble, l'espace avec une autre histoire disciplinaire comme vous avec l'anthropologie linguistique. L'éducation est loin de nous, il y a un aspect pédagogique et sociologique qui n'entre pas toujours dans notre perspective. Et la langue n'est pas spécialement questionnée dans ce cadre comme au Canada où c'est incontournable.

Il faut se battre de l'intérieur et ce qui me donne bon espoir, c'est ce que je vois depuis une dizaine d'années de la transversalité. Par exemple l'analyse de discours est multiple, j'y crois. Dans les laboratoires, il faut trouver des alliances, il faut tricoter des liens. Ailleurs je ne crois pas que l'on y arrivera. Il n'y a pas d'histoire et je ne sais pas si on peut s'ancrer quelque part sans histoire scientifique. En sciences du langage, nous pouvons montrer que le social a été délaissé au profit d'une vision systémique de la langue et pour de bonnes raisons, politiques et historiques, notamment autour de la construction de la nation. Il faut faire remonter les autres discours pour se légitimer. L'histoire des langues autour de la coutume et des usages par exemple a été trop occultée.

MH. Il y a aussi le programme de mobilité des étudiants qui apprennent que ça s'est passé autrement en France, en Allemagne, en Angleterre.

CM. Oui, bien sûr. Et effectivement, je vois bien que ceux qui ont été formés ailleurs - j'en fais partie - ou qui viennent d'espaces hétérogènes, tentent de déplacer les frontières. Nous créons des bulles, je les vois fleurir dans différentes universités. L'ouverture est là au sein des sciences du langage. Je ne suis pas du tout désespérée mais il ne faut pas tarder.

MH. Parce que tu n'es pas en fin de carrière. Sinon si tu as lutté toute ta vie et que tu traverses ce moment où les résistances sont fortes, je comprends. Qu'est-ce qui s'est passé pour être dans ce sentiment de vide ?

CM. Dans les années 80, on a basculé d'une société post-marxiste à une société ouvertement capitaliste. Et la sociolinguistique de Labov n'a pas pu suivre. Politiquement et socialement, il y a eu une bascule. On n'était plus dans une compréhension sociale mais économique des faits sociaux.

MH. Le réseau *Langage et travail* aurait pu reprendre le flambeau. Aux Etats-Unis, on voit très bien comment la linguistique générativiste a fait école autour d'un chef charismatique puis s'est institutionnalisée. La linguistique variationniste pareil et la sociolinguistique ethnographique interactionnelle a décidé de ne pas faire ça pour des raisons idéologiques, politiques ; pour être plus démocratique, moins patriarcale. Ça a des effets, tu ne fais pas école, tu ne contrôles aucune ressource. Il y a des aspects idéologiques qui expliquent aussi les résistances.

Pour conclure

CM. C'est pour moi passionnant de voir le poids de nos histoires subjectives. Elles orientent les choix de recherche, les modes d'explication, la construction du savoir et des disciplines. Reste à organiser des espaces de parole institutionnels possibles.

MH. Oui, car nous n'avons rien à envier aux discours entendus. Toutes les démarches positivistes sont aussi subjectives que les nôtres. Je considère que je préfère l'assumer.